

CYRANO DE BERGERAC

« Ce monument, quand le visite-t-on ? »

Que connaît-on, au fond, de *Cyrano de Bergerac* ? Un nez trop long, une tirade en forme de morceau de bravoure, l'amour secret pour Roxane, un chapeau à plumes... Des bribes de mémoire faits de détails anecdotiques, d'alexandrins décousus, sur une pièce certes légendaire, mais mal connue en vérité pour la plupart d'entre nous. C'est sans doute ce que devait penser Dominique Pitoiset, quand après plus de vingt ans de mises en scène, il « rencontre » enfin pour de bon le chef d'oeuvre d'Edmond Rostand. « A vrai dire, écrit-il, il y a toujours un peu de découverte dans les vraies rencontres, quelque chose d'absolument inattendu, qui vous prend tellement au dépourvu qu'il ne peut s'ensuivre que de la nouveauté. Derrière la porte ouverte, un vaste espace inouï – au moins pour moi. » Au-delà de l'aventurier invincible à panache, de l'amoureux condamné à l'incognito, de l'homme d'esprit décochant des flèches acérées parfaitement versifiées, ce qui a passionné Dominique Pitoiset, c'est ce Cyrano frère de l'Alceste du *Misanthrope*, intraitable dans son refus de la servilité des courtisans, méprisant le conformisme et la médiocrité.

Pour donner vie à ce monument jubilatoire de notre patrimoine dramatique, il a choisi pour le rôle-titre un acteur intransigeant dans ses choix, remarquable de sincérité sur scène et d'énergie combative dans la vie : Philippe Torreton.

J'AURAIS VOULU ETRE EGYPTIEN

Dédié à tous les déracinés

C'est grâce à son premier roman, *L'immeuble Yacoubian*, adapté ensuite au cinéma, que l'écrivain égyptien Alaa El Aswany est devenu un des rares auteurs actuels de langue arabe à accéder à une renommée et une diffusion internationales. Celui qui fut par ses romans et ses articles l'annonciateur du printemps du Caire, la conscience éclairée des manifestants de la place Tahrir, s'est souvenu, pour son deuxième roman intitulé *Chicago*, de ses années d'études dans un campus de l'Illinois, en plein cœur de l'Amérique d'après le 11-septembre. C'est ce roman si riche de vie et de sentiments complexes que Jean-Louis Martinelli a choisi de porter à la scène. Les personnages vivent les paradoxes propres à l'exil : bénéficiant d'un relatif confort matériel et de la liberté d'expression, mais souffrant de l'incompréhension, obéissant à des pulsions incontrôlées, hantés par le manque douloureux de cette patrie qui continue à vivre en soi. Intrigues amoureuses, crises d'identité, secrets politiques, font le sel de cette saga théâtrale croisant des thèmes universels avec l'actualité brûlante du monde arabe.

En inventant dans son adaptation une forme originale qui insuffle au cœur des scènes la voix de la narration et la magie d'un théâtre qui semble se créer devant nous, Jean-Louis Martinelli a réuni une troupe de haut vol : la complicité des acteurs avec cette écriture fait merveille.

IPHIS ET IANTE

Désirs troublants et confusion des genres

« C'est un conte, une histoire à dormir debout... » : on croirait voir le sourire complice de Jean-Pierre Vincent quand il écrit ceci. Abordant avec la même gourmandise les monuments du répertoire français et les auteurs anglais contemporains, choisissant de ne mettre en scène que des textes en résonance profonde avec notre temps (un demi-siècle de créations, déjà!), il a déniché ici une pièce au titre certes précieux et suranné, mais au propos étonnamment actuel. Contemporaine des comédies de Corneille *La place Royale ou L'illusion comique*, *Iphis et lante* est l'oeuvre en alexandrins d'un poète de 22 ans, Bensérade, qui emprunte son sujet aux *Métamorphoses* d'Ovide, en donnant à la fable un tour plus singulier encore. Iphis est née fille, mais pour sa survie a été élevée par ses parents habillée en garçon, dissimulant sa véritable identité. A vingt ans, elle est promise en mariage à une jeune fille. Noces impossibles, inconvenantes, et malgré tout assumées, la pièce est une suite de chassés-croisés d'amants où la question du genre du héros obéit à un principe d'incertitude. Frappé par la modernité du thème, Vincent exhume cette comédie romanesque méconnue en s'écartant de la référence au Grand Siècle. Réduisant la pièce pour gagner en vivacité, la rapprochant de notre époque, il entend nous plonger avec délices et parfois cocasserie au cœur de l'énigme du désir.

ONZIEME

Les scènes s'enchaînent suivant une logique de rêves.

Il y a assurément un mystère « Théâtre du Radeau ». Voilà vingt-cinq ans qu'ils ont fait advenir une forme de poésie scénique qui n'appartient qu'à eux, quelque chose d'intemporel qui fait de la soirée au théâtre un moment de contemplation et de voyage dans l'imaginaire. Dans un espace indéfini constitué de panneaux coulissants manoeuvrés par les acteurs eux-mêmes, les scènes s'enchaînent suivant une logique de rêves, hantées par des personnages étrangement familiers ou au contraire absolument insolites qui semblent surgis de la mémoire de tous les théâtres du monde. Ici, à la différence de leurs spectacles plus anciens, nombreuses sont les séquences où le texte, joué avec intensité, retrouve un rôle central : scènes extraites de Shakespeare, Dante, Kafka, Dostoïevski, Witkiewicz... François Tanguy et ses acteurs possèdent un art consommé des variations de climat et de densité, glissant en un clin d'oeil de la plus noire mélancolie à la bouffonnerie la plus avouée, au gré de l'enchaînement de musiques envoûtantes. Les fidèles du Radeau percevront dans leur style de secrètes métamorphoses obtenues au terme de longs mois d'élaboration dans cet ancien garage du Mans, « La Fonderie », leur usine à sortilèges. Mais même les plus profanes pourront succomber au charme de cet opus, hors des modes comme le sont les séances de lanterne magique et les phrases des grands poètes.

QUE LA NOCE COMMENCE !

La truculente frénésie du cinéma de Kusturica

Adaptant *Au diable Staline, vive les mariés !*, un film récent qui fut une des magnifiques surprises du nouveau cinéma roumain, Didier Bezace nous entraîne ici dans un village en pleine glaciation soviétique. Nous sommes en 1953, et le deuil imposé par la mort de Staline, avec interdiction de toute fête ou réjouissance, va obliger tout le village à faire preuve d'ingéniosité pour célébrer les noces d'Ana et Iancu. Les voilà embarqués dans une fête silencieuse, bannissant les cris de joie, la musique et tout ce qui pourrait attirer l'attention de l'occupant. Mêlant avec brio tragique et burlesque, cette comédie évoque les joyeuses fables politiques de Dario Fo, ou la truculente frénésie du cinéma de Kusturica. Cette fresque populaire, où la grande Histoire est au rendez-vous de la vie de personnages simples, avait tout pour séduire Bezace. On y retrouve quelques-uns de ses thèmes de prédilection : l'imagination, la ruse, l'humour, l'esprit de solidarité montrés comme antidotes à la brutalité de l'oppresseur.

Pour sa dernière création comme directeur du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, il a réuni une troupe nombreuse d'acteurs fidèles pour célébrer ces villageois qui surent résister et braver l'ordre, afin de défendre un des droits les plus fondamentaux : celui d'aimer, d'être heureux, de profiter pleinement de sa vie et de sa jeunesse.

CLOTURE DE L'AMOUR

L'intensité des coups portés par le langage

Dressés l'un contre l'autre, bien droits, ils se sont retrouvés dans une salle de répétition car ils ont à se parler. Cette scène de rupture, cette heure de vérité cruelle, on croit d'abord l'avoir vue mille fois au théâtre comme au cinéma. Et pourtant, Pascal Rambert renouvelle ici le genre : à l'opposé de l'habituelle escalade de répliques cinglantes, on assiste à une déflagration en deux longues séquences alternées (lui d'abord, elle ensuite), où s'énonce, sans pathos mais avec puissance, l'évidence d'une séparation devenue inéluctable.

On a souvent parlé de boxe, de match en deux rounds, au sujet de cette création qui fut un des coups de cœur du public du Festival d'Avignon 2011 : il est rare en effet d'assister à une joute verbale où l'intensité des coups portés par le langage peut se voir sur le corps du partenaire, où l'issue de l'échange, comme au sport, maintient le spectateur en haleine, et dans une sorte de jubilation inquiète jusqu'au bout : question d'endurance physique dans la parole autant que dans l'écoute silencieuse. Avec toute l'émotion des échos intimes que cette histoire universelle peut susciter en chacun des spectateurs.

Ecrite sur mesure pour Stanislas Nordey et Audrey Bonnet (leurs personnages portent même leurs prénoms réels), la pièce déploie une écriture sans concession, magnifiquement servie par deux acteurs impressionnants de bout en bout.

QUE FAIRE ? (LE RETOUR)

« Je m'appliquerai sérieusement et avec liberté
à détruire généralement toutes mes anciennes opinions » Descartes

La scène se passe dans une cuisine. Oui, une cuisine actuelle toute simple, et nous sommes face à un couple de quinquagénaires. L'heure est grave : c'est le moment de faire le tri de tous les livres qui s'accumulent dans l'appartement, et de décider enfin ce qui compte et ce qui est inutile, révolu, dépassé. La Révolution française, on garde ? et la Révolution russe ? et Nietzsche ? et Mai 68 ? et l'Art Conceptuel ? et la Coupe du Monde ?... Nos nouveaux Bouvard et Pécuchet affrontent les contradictions du néolibéralisme et de la post-modernité, ils se remettent à l'ouvrage, cherchent à comprendre. Au passage, ils reparlent d'amour, de vraies luttes et de fausses valeurs. Et comme nos protagonistes sont incarnés par deux seigneurs des scènes théâtrales, François Chattot et Martine Schambacher, la confrontation se déroule sur un mode majeur, la liberté et le plaisir de jouer étant ici éclatants.

C'est la quatrième fois que Jean-Charles Masséra fait équipe avec le metteur en scène Benoît Lambert (qu'on se souvienne du jubilatoire *We are l'Europe* présenté ici en 2010), et le tandem produit un théâtre direct, sans pose, intelligent et féroce, renouvelant brillamment la réflexion sur notre époque désenchantée. Et mine de rien, avec cette drôlerie décapante, en utilisant le langage le plus quotidien pour mieux le dynamiter, ils nous donnent de nouvelles raisons d'espérer et d'agir.

TU TIENS SUR TOUS LES FRONTS

« La ressemblance ne se remarque jamais,
Seule la différence choque. »

Roland Auzet est un percussionniste hors pair, il est aussi et surtout compositeur et metteur en scène. Au fil de ses créations, il a toujours su, par goût des rencontres, réunir des artistes d'horizons très variés, en proposant par exemple aux comédiens Jean-Quentin Châtelain, Anne Alvaro ou André Wilms d'être les interprètes de son théâtre musical. Il s'est produit en duo avec le jongleur Jérôme Thomas, et vient de diriger Thomas Fersen comme narrateur de *l'Histoire du soldat* de Stravinsky... Un créateur passionné par les croisements, les aventures hors des sentiers battus.

Rencontre de deux êtres remarquables : c'est aussi le point de départ de cette création. Deux comédiens sont ici réunis, Hervé Pierre et Pascal Duquenne, aussi inspirés que dissemblables. L'un est pensionnaire de la Comédie-Française, l'autre obtint en 1996 le Prix d'interprétation à Cannes pour *Le Huitième jour*. A travers eux, un choc entre deux mondes, un clown blanc et un Auguste, l'ordre et le désordre. Variations en musique sur l'acceptation de la différence, l'échange, l'humour comme don de soi.

Les deux acteurs vont traverser l'univers hypnotique de Christophe Tarkos, poète prolifique à la vie brève, fabuleux jongleur de mots dont la langue faite d'inversions, de glissements et de décalages, intrigue et fascine : une écriture profondément musicale.

AU BOIS LACTÉ

« C'est le printemps. Une nuit sans lune
dans le petit bourg, sans étoiles... »

Si le fameux chanteur folk américain Robert Zimmermann imagina comme pseudonyme Bob Dylan, c'est en hommage à Dylan Thomas, le poète gallois adulé dans tout le monde anglo-saxon, trop peu connu ici. *Au bois lacté*, son œuvre emblématique, est une pièce radiophonique sans équivalent, qui connut dès sa création à la BBC en 1953 un succès foudroyant et devint ensuite pièce de théâtre, film, opéra.

En ouverture de *Under Milk Wood*, un conteur nous invite à écouter d'une oreille indiscrete les rêves des habitants du petit port du pays de Galles, Llareggub (village fictif dont le nom est le juron "*bugger all*" à l'envers). Habitants d'un village en folie, ils égrènent leurs fantasmes, leurs sarcasmes, ressassent leurs cauchemars, tentent de concrétiser leurs obsessions, espèrent une vie plus radieuse que le quotidien dans lequel ils sont englués. Dylan Thomas raconte cela avec une tendresse mâtinée de cruauté, et un sens aigu de la dérision et du *nonsense*.

Après quinze ans de travaux et tentatives autour de ce texte, Yves Charreton (dont a pu voir *Sylvie-Fragments* de Nerval, lors de Champs Libres en 2011) réunit dix comédiens pour réaliser son plus ancien désir de metteur en scène. La musique de son complice Jean-Louis Delorme installera les ambiances mystérieuses, restituant les chansons au petit goût suranné de paradis perdu, pour mieux glisser dans cet étrange rêve de printemps.

JEAN LA CHANCE

Une farce dramatique (ou l'inverse) avec musique

Ecrite d'après un conte populaire des frères Grimm, cette pièce de jeunesse de Brecht met en scène l'étonnante trajectoire d'un homme simple, perdant progressivement tout ce qu'il possède, au fil de rencontres avec des personnes cupides qui savent exploiter sa naïveté. Dépouillé presque avec gratitude, le héros devenu vagabond échange d'abord sa femme avant de se défaire de ses biens, se sentant à chaque nouvelle perte encore plus léger, comme soulagé de ses possessions : « Maintenant il me reste la vie ! ». Jean est le paradoxe vivant de nos sociétés obsédées par l'accumulation de biens : un homme spolié, qui semble ravi de l'être, et ne songe même pas à se révolter. A l'opposé des héros tragiques des drames expressionnistes allemands, il est ouvert au monde et aux forces de la nature, avec ce lyrisme rimbaldien du Brecht des débuts, celui de *Baal*.

Pour Jean-Louis Hourdin, la découverte de cette pièce méconnue, exhumée il y a quinze ans des archives du Berliner Ensemble, est un véritable coup de foudre, comme il s'en produit peu dans une vie de metteur en scène. Et son art semble taillé sur mesure pour ce conte : un théâtre de tréteaux généreux et plein de vitalité, où la musique tient un rôle privilégié, un univers forain loin des modes qui a su depuis plus de trente ans traiter les thèmes les plus dérangeants et les plus subversifs avec une bonne humeur communicative.

QUARTIER LOINTAIN

« L'enfant que nous avons été est toujours là, bien vivant... »

Qui n'a jamais rêvé de retourner en enfance ? C'est exactement ce qui arrive à ce père de famille japonais de 48 ans, passablement éméché en rentrant d'un voyage d'affaires : brusquement, il se retrouve propulsé dans son passé, à l'âge de 14 ans précisément, tout en gardant la conscience de son expérience et de ses acquis d'adulte. Il tentera alors de détourner le cours des choses, d'empêcher son père de partir, ou tout du moins de comprendre les raisons de ce départ. Récit fantastique d'un saut dans le temps et art proustien de la réminiscence enfantine sont ici intimement mêlés.

Adapté avec malice d'un roman graphique qui a donné ses lettres de noblesse au manga japonais, et dont le succès dépassa très largement le cercle des adeptes du genre, le spectacle rend hommage par sa forme à l'originalité visuelle de cette bande dessinée. Le défi du metteur en scène était d'être aussi délicat que l'est Taniguchi avec une feuille et un crayon et de « laisser des blancs entre les cases afin de laisser le temps au spectateur de construire ses propres images ». Et en effet, Dorian Rossel entraîne sa troupe dans une forme de théâtre légère et inventive, en faisant feu de tout bois pour nous transporter d'un univers à l'autre avec l'allégresse intrépide des jeux de l'enfance. Mais la gravité et l'émotion intime que suscite ce voyage hors du commun n'en est que plus sensible.

LA FAUSSE SUIVANTE

« Le cœur de l'homme est un grand fripon » Marivaux

Sous les habits masculins d'un chevalier, une « demoiselle de Paris » vient éprouver la valeur morale de Léo, qui lui est proposé comme époux, avec la promesse d'une dot conséquente. Celui-ci s'avère être un aventurier cupide et sans scrupules. Avec l'aide de domestiques joyeusement immoraux, elle s'emploiera, avant de châtier Léo, à tourmenter la Comtesse, première proie du coureur de dot, comtesse qui va s'éprendre éperdument de ce faux chevalier. Jeux de séduction, mécanismes incontrôlables du désir opposés aux calculs les plus égoïstes : Marivaux décrit un monde réglé par l'avidité matérielle où aristocrates et valets dans le besoin se retrouvent complices et victimes des mêmes manigances éhontées.

Créée la saison dernière à l'Espace Malraux, saluée par une presse enthousiaste, la mise en scène de Nadia Vonderheyden clôturera sa deuxième tournée sur le plateau du théâtre Dullin. Dans une exacte fidélité au texte, elle apporte une vision singulière, une ambiance magique de fin de carnaval où chacun joue le tout pour le tout. Une troupe admirable de jeunes acteurs sert cette farandole de stratagèmes et de mensonges, avec une vitalité qui exalte l'intelligence tactique des protagonistes, toujours prêts à reprendre le dessus même quand les circonstances les accablent, et le cynisme des domestiques, bouffons démasqués par leur propre balourdise dans leur course au gain.

Dans ce futur indéterminé qu'imagine Ray Bradbury, la lecture est prohibée et la possession de livres un acte antisocial, un crime. Et quoi de mieux que le feu pour purifier les contrevenants, pour empêcher l'accès à la connaissance et à la pensée ? Montag est un des pompiers les plus zélés parmi les brûleurs de livres. Jusqu'au jour où il réalise la portée de ses actes au contact de sa jeune voisine et amie Clarisse, différente de tous ceux qu'il fréquente... Résolu à sauver les derniers livres, il entrera en résistance contre cette société totalitaire...

C'est l'étonnante actualité du chef d'oeuvre qui a convaincu David Géry de le porter à la scène : bien plus qu'une simple parabole sur les dictatures, c'est un monde semblable au nôtre qui est prophétisé dès 1953 : une société qui s'emploie à détourner l'individu de toute réflexion personnelle par un principe de distraction permanente et d'amnésie générale. L'adaptation, en trois temps, démarre par une narration en voix off, un univers de soumission traité en noir et blanc. Puis l'entrée en scène du « je », et les personnages qui s'incarnent quand émerge la possibilité d'une résistance individuelle. Enfin, les acteurs seront rejoints par des amoureux de la littérature appartenant au public de chaque ville, pour donner vie à cette dernière partie plus chorale où les « hommes-livres » perpétuent cette mémoire essentielle.